

# io

n°70

## Festival d'Automne

N°70 / McBurney – Bel – Bruguera – Chaillé – Castellucci – Gerard & Kelly – Wen Hui – Evelin El Khatib – Strecker – Béasse – Macaigne – Ravenna Festival – Festival far° – SIFA à Singapour



# ODÉON

direction  
Stéphane Braunschweig

# THÉÂTRE DE L'EUROPE

d'octobre  
à décembre 2017

5 – 15 octobre / Berthier 17°

## три сестры [Les Trois Sœurs]



d'Anton Tchekhov

mise en scène **Timofeï Kouliabine**

en langue des signes russe, surtitré en français et anglais

avec Ilia Mouzyko, Anton Voïnalovitch,  
Klavdia Katchousova, Irina Krivonos,  
Daria Iemelianova, Linda Akhmetzianova, Denis Frank,  
Alexeï Méjov, Pavel Poliakov, Konstantin Télégine,  
Andrei Tchernykh, Sergueï Bogomolov, Sergeï Novikov,  
Ielena Drinevskaïa

7 – 15 novembre / Berthier 17°

## La Vita ferma [La Vie suspendue]



texte et mise en scène **Lucia Calamaro**

en italien, sutitré en français

avec **Riccardo Goretti**, Alice redini, Simona Senzacqua

10 novembre – 22 décembre / Odéon 6°

## Les Trois Sœurs

un spectacle de **Simon Stone** artiste associé

d'après **Anton Tchekhov**

création

avec **Jean-Baptiste Anoumon**, **Assaad Bouab**,  
**Éric Caravaca**, **Amira Casar**, **Servane Ducorps**,  
**Éloïse Mignon**, **Laurent Papot**, **Frédéric Pierrot**,  
**Céline Sallette**, **Assane Timbo**, **Thibault Vinçon**

24 novembre – 21 décembre / Berthier 17°

## Festen

de **Thomas Vinterberg** et **Mogens Rukov**

adaptation théâtrale **Bo Hr. Hansen**

mise en scène **Cyril Teste**

avec **Estelle André**, **Vincent Berger**, **Hervé Blanc**,  
**Sandy Boizard**, ou **Marion Pellissier**, **Sophie Cattani**,  
**Bénédicte Guilbert**, **Mathias Labelle**, **Danièle Léon**,  
**Xavier Maly**, **Lou Martin-Fernet**, **Ludovic Molière**,  
**Catherine Morlot**, **Anthony Paliotti**, **Pierre Timaitre**,  
**Gérald Weingand**, et la participation  
de **Laureline Le Bris-Cep**

réservez

theatre-odeon.eu / 01 44 85 40 40

ils soutiennent la saison



## ÉDITO

H

**R**imbaud nous invite à trouver Hortense. On veut bien, mais par où commencer à chercher ? Bien sûr il y a la MC93 – trop facile. À moins qu'il s'agisse non pas de « H » mais de la « Hache » de Feydeau, aux Amandiers ? Au diable les calembours ! L'été finissant nous a laissés affligés dans cette impasse déroutante, et voilà que surgit le Festival d'automne. Lui doit savoir ! Reste à l'explorer. Hortense est-elle une quatrième sœur tchékhovienne à l'Odéon ? La trouve-t-on en compagnie de l'un des avatars de Jérôme Bel, Shiva de cette 46<sup>e</sup> édition du festival ? Gestes atroces pour les uns, voie du salut pour les autres. Certains d'entre nous se rendent jusqu'à Bois-le-Duc ou Ravenne pour y découvrir la moralité des êtres actuels (pour savoir ce qu'il en est, lisez nos reportages). D'autres, en compagnie de Fanny de Chaillé, surveillent l'enfance, avec un succès tout relatif. Ou cherchent du côté de la pitié dangereuse du Hofmiller de Zweig et McBurney. Faut-il imaginer Hortense triste ? Pas en tout cas dans le stade d'El Khatib, démonstration exubérante de l'hygiène des races. On parle d'esprit, mais on veut la chair, aussi. Or, de mécanique érotique, où en est-il question ? Pas vraiment dans le « Red » de Wen Hui (mais de sol sanglant, oui). Chez Gerard et Kelly, on le confirme, il s'agit de dynamique amoureuse, et que ne donnerait-on pas pour ce terrible frisson des amours novices ! C'est bien à ces préliminaires que mène cette nouvelle édition de l'O/O dédiée au Festival d'automne de Paris. Les feuilles mortes se ramassent à la pelle et les regrets aussi. Parfois, regret d'avoir manqué tel spectacle (souvent, regret d'avoir concédé sa venue à tel autre). Avouons : il n'y a rien de moins satisfait qu'un critique de théâtre. Lassitude. Heureusement, notre quête n'a pas de fin, et avec elle les petites épiphanies du spectateur contemporain : puissent les frissons futurs être la bombe d'hydrogène clartéux débouchant nos pores englués par la réalité grise ! Éléphant espoir, éphémère, prodigué par la recherche de « H »... Et alors il nous sera loisible de posséder la vérité dans une âme et un corps.

La rédaction

Prochain numéro spécial festival Sens Interdits le 20 octobre.

## SOMMAIRE

FOCUS PAGES 4-7

**Simon McBurney** – La Pitié dangereuse

**Jérôme Bel** – Gala

**Tania Bruguera** – Endgame

**Fanny de Chaillé** – Les Grands

**Romeo Castellucci** – Democracy in America

REGARDS PAGES 8-9

**Mohamed El Khatib** – Stadium

**Marcelo Evelin** – Dança doente

**Wen Hui** – Red

**Gerard & Kelly** – Reusable Parts / Endless Love

BRÈVES PAGE 10

CRÉATIONS PAGE 12

**Vincent Macaigne** – Je suis un pays

**Nathalie Béasse** – Le Bruit des arbres qui tombent

**Grégoire Strecker** – Feydeau / Une hache pour briser la mer gelée en nous

REPORTAGES PAGE 14-15

**Ravenna Festival**

**Festival SIFA à Singapour**

**Festival far° à Nyon**

NOVEMBRE 2017

3 – 5 NOV. 2017  
GENERAL ASSEMBLY

MILO RAU /  
IIPM

14 – 19 NOV. 2017  
LA FILLE DU COLLECTIONNEUR  
Dans le cadre du festival les Inaccoutumés, à la ménagerie de verre  
Avec le soutien de la Fondation d'entreprise  
Hermès dans le cadre de son programme « New Settings »

THÉO  
MERCIER

15 – 19 NOV. 2017  
ERMITOLOGIE  
Avec le soutien de la Fondation d'entreprise  
Hermès dans le cadre de son programme « New Settings »  
14, 15 & 19 NOV. 2017  
LES SONGES D'ANTOINE  
TOUJOURS PUBLIC À PARTIR DE 6 ANS

CLÉDAT &  
PETITPIERRE

23 NOV. – 3 DÉC. 2017  
À NOUS DEUX  
MAINTENANT

JONATHAN  
CAPDEVIELLE

D'APRÈS LE ROMAN UN CRIME DE  
GEORGES BERNANOS

23 NOV. – 3 DÉC. 2017  
LENZ

JACQUES  
OSINSKI

TEXTE  
GEORG BÜCHNER

25 NOV. – 8 DÉC. 2017  
JE SUIS UN PAYS  
COMÉDIE BURLESQUE ET TRAGIQUE  
DE NOTRE JEUNESSE PASSÉE

VINCENT  
MACAIGNE

VOILÀ CE QUE JAMAIS  
JE NE TE DIRAI

NANTERRE

AMANDIERS

CENTRE  
DRAMATIQUE  
NATIONAL

ADHÉREZ !

10 €  
POUR TOUS  
AVEC  
LA CARTE !

nanterre-amandiers.com  
+ 33 (0)1 46 14 70 00

Festival d'Automne

## LA PITIÉ DANGEREUSE

THÉÂTRE / MISE EN SCÈNE SIMON MCBURNEY

« Le metteur en scène Simon McBurney rencontre les comédiens de la prestigieuse Schaubühne de Berlin autour de l'unique roman de Stefan Zweig. »

## L'OBSESSION DU BOUCHER

— par Victor Inisan —

Qu'importe l'idée quand la méthode la congédie : le roman de Stefan Zweig est au metteur en scène Simon McBurney ce que la viande neuve est au boucher – un morceau à découper.

Au socle réside l'histoire : celle du lieutenant Hofmiller se rapprochant des Kekesfalva, riches propriétaires à la réputation douteuse. Durant un dîner, il fait cette gaffe d'inviter à danser la jeune fille paralytique de l'hôte, l'enfermant dès alors dans un douloureux dilemme moral dont la pitié « molle et sentimentale » est la maudite clé de voûte. Le reste – la mise en scène – n'est que découpe : la double veille des guerres mondiales (le Hofmiller de 1938 narre le Hofmiller de 1913) est diffractée dans les « milles alvéoles de l'espace » – pour reprendre Bachelard – au cœur d'une scénographie alternant entre dramatique et épique, documentaire (les tables de bibliothèque et la veste de Franz Ferdinand au lointain) et fiction (la poétique vidéo). L'orchestre tapageur des sept acteurs de la Schaubühne se substitue à la voix fleuve du lieutenant Hofmiller, tandis que les personnages se doublent entre eux pour brouiller les pistes. Quant aux

lumières découpées et poursuivies à l'hologène, elles se fondent dans la tranche glaciale des LED de la robe d'Édith et de la gare immobile, lorsque Hofmiller apprend la vérité de Condor sur les Kekesfalva. De sorte que les visages sont sans cesse scindés par l'ombre manichéenne qui menace : la lumière glorieuse du smartphone, dont profite Hofmiller quand sa pitié le fait se confondre avec Dieu, finit par briser sa surface de verre dans un passage vidéo, lorsque la guerre et la mort pointent avec vacarme. Quoi de plus emblématique pour figurer cette obsession que l'effet stroboscopique – qui contredit pour une fois son usage techno putassier – découpant théorétiquement chaque fraction de seconde du voir ?

“

## Symptôme de l'empire du Bien

Avis aux détracteurs séculaires et sclérosés de l'illustration : à peine le narrateur énonce-t-il que « ce qui arriva fut abominable » que lumière et son ont l'habitude de fracasser leurs dissonances ; qui découpe recoupe. Le torrent narratif et dramatique que les acteurs manient avec une facilité à

couper le souffle est coulé dans la répétition et l'illustration (non sans rappeler une certaine parodie des Robins des Bois). Ne faut-il pas couper sa viande sous plusieurs angles ? Répéter le geste de découpe pour qu'à terme la tranche saigne et éclabousse net. Les recoups obsessionnelles giclent enfin en torrents de sang maculant la scène : la guerre finit par éclater et Édith se suicide de chagrin et de trahison à cause de la fuite de Hofmiller. La faute reste impardonnée ; impardonnable « tant la conscience s'en souvient ». Les bouchers Zweig et McBurney terminent donc leur affaire sur une tache étrangement morale dont le fin mot est parfumé à l'humanisme d'impératif catégorique. Réminiscence kantienne dont l'eau de jouvence étouffe plus qu'elle ne fait miracle, comme la tranchée métallique qui comprime les s'en-vont-en-guerre. L'image du bateau de réfugiés – actualité politique dont on lisait suffisamment l'écho – substitue la bonne conscience aux bons sentiments d'amour ; la « seule pitié qui compte » apparemment. Si le geste formel de McBurney – découpe et recoupe minutieuses d'une œuvre romanesque – brille de propreté, la moelle saignante qu'il en extrait noie donc un peu sa réussite dans un symptôme de l'empire du Bien.

## FOCUS —

Festival d'Automne

## GALA

DANSE / CHORÉGRAPHIE JÉRÔME BEL / THÉÂTRE DU ROND-POINT, DU 4 AU 14 OCTOBRE

« "Gala", ce sont autant des gens qui montrent leur danse que des danses qui montrent des gens – entre instantané chorégraphique et galerie de portraits. »

## AVEC JÉRÔME BEL, TOUT DEVIENT POSSIBLE

— par Jean-Christophe Brianchon —

Inspirez, expirez, et ouvrez bien vos chakras... Voilà, comme cela... Et maintenant, oubliez tout. Oubliez tous vos tracas quotidiens et suivez-moi. En route vers la Vérité...

D'abord, « Gala », c'est un espace. Un bel espace vide comme le préconise Peter Brook, où tout reste à construire et où la scène est avant tout pensée pour faire du théâtre ce lieu qui nous « libère de nos contraintes quotidiennes », comme le disait Artaud. Sans la lourdeur des artefacts de notre aujourd'hui déconnecté, le « Gala » de Jérôme Bel nous réconcilie chaque soir un peu plus avec la réalité ontologique de nos vies, pour ne pas dire avec la vérité. Un espace vide, donc, mais plein de la duplicité du blanc de cette scène sur laquelle le théâtre et l'homme sont à la fois prêts à s'écrire et à s'effacer. Ce blanc qui recouvre et découvre en même temps, qui fait que tout peut encore advenir et qu'enfin convergent dans le présent de la représentation notre passé nostalgique et le futur de tous les possibles. De

cette blancheur immaculée dont Herman Melville disait qu'elle « rehausse infiniment de sa délicatesse la beauté de bien des choses [...] », mais qu'elle précipite l'âme à de plus grandes épouvantes que la pourpre effrayante du sang », Jérôme Bel tire le meilleur. Et le meilleur, c'est nous.

“

## Nous libérer des chaînes

C'est l'homme-individu perdu dans ce fatras de normes et d'envies. L'homme, seule exception noyée au cœur de la rigidité grammaticale des règles et des mots dont il est pourtant le savant créateur. Dieux de cette œuvre, les mots assassins inscrits sur une pancarte en front de scène sont le carcan des vies de ces acteurs-performers... Carcan morbide dont le non-chorégraphe français semble être le seul à connaître le moyen de s'extraire. Parce que oui, « Gala » n'est pas un spectacle de danse : c'est la démonstration de la capacité qu'ont les arts et cette chorégraphie imparfaite de nous libérer de

nos chaînes et des constructions du monde. Mieux ! Alors que sa scénographie serait peu de chose sans l'audace passée du grand Peter Brook – « L'Homme qui prenait sa femme pour un chapeau » est souvent cité comme source d'inspiration –, « Gala » est aussi la pièce par laquelle le chorégraphe s'offre le luxe de donner tort au théoricien de l'espace vide. À celui-ci, qui affirmait que « quand le théâtre parvient à refléter une vérité propre à une société, il exprime plus le désir de changer que la croyance en un changement possible », Bel répond par sa pièce qu'il n'en est rien. Car oui, Peter Brook se trompe : vous sortirez de cette soirée le cœur léger de la certitude qu'il est encore possible de changer le monde et notre perception du réel. C'est possible grâce aux arts, grâce au théâtre, et désormais grâce à la danse de Jérôme Bel.

Spectacle vu à Nanterre-Amandiers en octobre 2015



« Endgame » © Ricardo Castelo

Festival d'Automne

## ENDGAME

THÉÂTRE / MISE EN SCÈNE TANIA BRUGUERA

« Plasticienne, performeuse ou artiste, comme elle se définit elle-même, Tania Bruguera s'est attachée à écrire sa propre histoire de Cuba. C'est avec les mots de Beckett qu'elle entreprend cette fois de jouer, dans un "Endgame" ("Fin de partie") dont le titre est à lui seul tout un programme. »

## VIVONS MALHEUREUX EN ATTENDANT LA MORT

— par Mathias Daval —

« Here we're down in a hole », dit Hamm, et la plasticienne cubaine Tania Bruguera, pour sa première mise en scène, a pris cette indication au pied de la lettre. Le gigantisme de l'échafaudage cylindrique en impose : mais cela est-il suffisant ?

Debout sur le métal grinçant, à six mètres du sol, le spectateur glisse sa tête dans l'une des fentes du rideau blanc qui encadre le dispositif : le voilà paradoxalement en position de domination en tant que voyeur et de fragilité extrême, tout aussi prisonnier que Hamm et Clov. Le lieu est fidèle à l'intention beckettienne de représenter des limbes : chambre matelassée d'hôpital psychiatrique, immaculée, où rien d'autre ne surgit que les deux protagonistes, l'échelle, l'horloge, et les moroses poubelles (ou plutôt ici bouches d'égout) dans lesquelles stagnent les parents, Nagg et Nell. Bruguera a découvert « Endgame » en 1998, l'a lu douze fois d'affilée et dit y revenir régulièrement. Elle a voulu relever le défi de le porter au plateau dans le cadre de la production d'« Endgame » par BoCa, nouvelle biennale d'arts contemporains portugaise. En bon soldat postmoderne, Bruguera aime travailler sur

de créer littéralement une caisse de résonance, un écran plastique aux mots de l'auteur. L'intelligence de la proposition de Bruguera est d'avoir saisi que l'abstraction du théâtre de Beckett suppose une attention décapée du spectateur, la nécessité de s'insérer dans un labyrinthe mental. D'une certaine façon, un bon « Godot » est celui où l'ennui du spectateur entre en résonance avec l'attente interminable de Vladimir et Estragon. Ici, cette immersion est vécue physiquement par le spectateur, puisque les corps, enchâssés dans les parois, font partie intégrante de la scénographie. Sur le site Web de Bruguera, on peut lire des citations aléatoires, parmi lesquelles une phrase de Hannah Arendt : « Man cannot be free if he does not know that he is subject to necessity, because his freedom is always won in his never wholly successful attempts to liberate himself from necessity. » Chez Beckett, cette nécessité prend la forme d'un tragique dans lequel nous insufflons nos souffrances et nos espérances. « You're on earth, there is no cure for that. » Eh bien, continuons.

“

## Mettre des mots sur notre aliénéation

Étonnant paradoxe, renforcé par l'appétence de la Cubaine pour les projets actuels et politiques, que d'aller plonger dans l'abstraction beckettienne ! Évidemment, la dimension politique propre à « Endgame » est intemporelle. Pour ne pas rester dans l'abstraction vaporeuse, elle doit être incarnée par des acteurs présents et ancrés, à l'instar de l'aveugle Hamm (Brian Mendes), immobile dans ce sempiternel fauteuil d'handicapé qui ressemble ici à un cerceau sur roues, dont le dialogue pervers avec le fils-esclave Clov pose la question de notre capacité à mettre des mots sur notre propre aliénéation. Passé le wow effect du dispositif, on comprend que celui-ci se tient vraiment au service du texte, comme une façon

Spectacle vu au Kunstenfestivaldesarts à Bruxelles en mai 2017

RES FACILES. LE SIROP LAISSE DES NAUSÉES.

NOUS NE TENTERONS PAS NON PLUS D'ALLER

Festival d'Automne

## LES GRANDS

THÉÂTRE / MISE EN SCÈNE FANNY DE CHAILLÉ

« La nouvelle pièce de Fanny de Chaillé, sur un texte de Pierre Alferi, mêle sur scène trois générations pour évoquer de manière drôle et sensible la construction de soi. »  
Spectacle vu au festival d'Avignon en juillet 2017

LES GRANDS DANS LA COUR DES PETITS

— par Ysé Sorel —

Comme les adultes par rapport à l'enfant ou l'adolescent qu'ils étaient, « Les Grands » nous laisse avec un goût d'amère déception dans la bouche. Sur le papier, le projet de confronter trois fois trois générations était pourtant plein de promesses, car suscitant des questionnements infinis sur la construction de soi, susceptibles d'interroger chaque spectateur dans son intimité. Tout le monde s'est en effet déjà demandé : que penserait l'enfant que j'ai été de ce que je suis devenu(e) ?

Le spectacle de Fanny de Chaillé rate. Il rate car ne percuté pas, reste gentiment à la surface, dans un rapport doxique au passé et au futur. Dans le monde de Fanny de Chaillé, tout le monde est beau, blanc, bourgeois, cis, parisien. Un monde où les petites filles mignonnes travaillent bien à l'école et où les petits garçons se prennent pour des héros de « Star Wars », où la période de l'enfance se réduit à quelques clichés, l'adolescence à quelques lieux communs : la cour de récré, la maîtresse, la nounou pour l'une, l'éveil du désir, les premières expériences de la drogue pour l'autre. L'ensemble donne

l'impression d'être adressé à un public très homogène (qui, il est vrai, est la plupart du temps celui du théâtre) ; beaucoup jugeront cette anamnèse pleine de tendresse, flattant le sentiment de connivence des spectateurs, mais on regrettera le manque d'un propos plus incisif...

“

Diatribes doctrinaires et sans surprise

Les personnages sont censés traverser les strates temporelles comme ces couches géologiques, ambiance cartes géographiques, qui forment la scénographie, sur lesquelles ils inscrivent leur trajectoire. Dans une chorégraphie qui laisse froid, sinon sceptique, ils sont en mouvement, oui, mais ne déplacent aucune ligne, ne troublent aucune frontière. Le texte de Pierre Alferi résonne en effet comme une suite de truismes rabâchés, comme un discours « mauvais film français ». Il y avait pourtant de bonnes idées dramaturgiques : le fait de rendre l'enfant silencieux (infans signifie « celui qui ne parle pas »), mais qui n'en pense pas moins (ce que représente la voix off), la dissociation du corps et de

la voix, avec les commentaires des adultes sur leur adolescence, la tentative de créer des gestus brechtiens... Mais des maladresses viennent saper l'ensemble, comme l'imitation d'un comédien adulte d'une voix qui mue ou des propos qui sonnent faux dans les bouches adolescentes - on ne peut s'empêcher d'entendre derrière la voix trop directe de l'auteur, Pierre Alferi... À cela s'ajoutent des références vintage au « théâtre dans le théâtre » rappelant « Six personnages en quête d'auteur » (1921 !) où l'auteur s'amuse à faire des œillades désuètes, à travers les comédiens, à son rôle et à celui de la metteuse en scène... Enfin, et surtout, « Les Grands » rate dans la dernière partie du spectacle, avec un discours au didactisme péremptoire, presque démagogique, d'une gauche un peu rance, sur la part d'enfance que nous devons conserver. Il s'agirait néanmoins de « quitter la chevalerie », d'accepter que nous avons tous « un petit Henri Guaino en nous ». La forme n'arrange rien : le « face public » accentue l'aspect doctrinaire de la diatribe, qui n'en demeure pas moins convenue et sans surprise. Malgré les intentions des artistes, « Les Grands » reste ainsi dans la cour des petits. Dommage !

## FOCUS —

Festival d'Automne

## DEMOCRACY IN AMERICA

THÉÂTRE / MISE EN SCÈNE ROMEO CASTELLUCCI / MC93, DU 12 AU 22 OCTOBRE (Spectacle vu au deSingel en mars 2017)

« Castellucci part sur les traces de Tocqueville à la découverte de la démocratie américaine née sous l'égide de Dieu et de la foi puritaine, construite dans la violence des conquêtes territoriales et de la guerre civile, cimentée par un socle juridique que nul ne peut remettre en cause. »

LA TERRE PROMISE

— par Marie Sorbier —

« Se reposer ou être libre, il faut choisir. » On peut se demander si cette maxime de Thucydide ne s'applique pas autant au metteur en scène qu'au peuple de défricheurs dont parle Tocqueville dans son célèbre essai. Car Romeo Castellucci ne se repose pas, ni sur ses lauriers, ni sur les rouages efficaces de l'art dramatique. Il va dans le dur, convoque les Muses obscures de l'inspiration et se confronte obstinément à la rugosité de sa liberté.

Et comme toujours, le maître italien des plateaux exige du public dévotion et engagement. Le théâtre n'est pas le lieu où l'on apprend dans l'attitude passive de l'oisillon qui attend la becquée mais le lieu où tout se crée ; où la possibilité du jamais vu et donc du jamais pensé peut prendre corps. Le théâtre est un temple et ses oracles ne parlent jamais distinctement. Ici, le spectateur travaille et déchiffre ; son inconscient aussi. On sait les Castellucci, sphinx des temps modernes, friands d'énigmes. Nous voilà donc au cœur de ce territoire vierge à conquérir, partageant les troubles d'un couple de puritains déchirés entre leur observance des dogmes, le gouffre

de solitude de la foi et les besoins basement humains du quotidien : « Du fer et des semences ! » La faim conduit au blasphème, la chair est faible et Dieu semble parfois distraire trop longtemps.

“

Liens intrinsèques au sacré

Évidemment, il n'est pas question de didactisme ou de message à faire passer, ni de réalité historique à revisiter. Tocqueville est un point de départ théorique, certains pourront parler de prétexte, mais c'est plutôt de l'ordre de l'héritage commun, une pensée partagée, un socle sur lequel on s'appuie avant de s'élancer. Peut-être d'ailleurs est-il plus pertinent d'envisager ce voyage scénique comme une lecture à nouveau de la notion de sacrifice dans l'Ancien Testament, incarné par la figure patriarcale d'Abraham. Par amour de Dieu, il accepte de conduire son fils Isaac sur l'autel et de Lui offrir sa vie. La présence sur scène de ce bras meurtrier mécanique comme un leitmotiv entêtant semble signifier que l'intervention divine en faveur de la vie n'efface pas l'ac-

ception aveugle de la mise à mort. À moins que nous ne parlions finalement que de ces Indiens dont l'acculturation progressive conduira la peau entière à muer, rappel douloureux des scalps dont la présence irrigue le spectacle. Perdre sa peau pour la sauver ou changer de peau pour s'adapter au nouveau monde. S'ensuit une litanie d'images qui s'unissent non par le sens mais par leurs liens intrinsèques au sacré. À la manière d'Aby Warburg et de son Atlas mnémotique, ces formes juxtaposées se mêlent et se rejettent, communiquent, crient, interrogent, se révoltent, vivent de leur vie propre et créent ensemble une cosmogonie nouvelle. Ces tableaux, magnifiés par le travail du son ciselé et mystérieux, engendrent une cérémonie païenne, un rite ancestral agissant, une convocation aux fêtes dionysiaques qui se jouent et qui demandent que l'on accepte de lâcher sa raison pour être initié aux mystères. Il est libre, Romeo. Fatigué aussi comme pouvaient l'être ses machines dansantes dans son « Sacre du printemps », comme ses pattes de cheval motorisées ici ou la cage thoracique d'Agamemnon dans l'« Orestie », comme ces cris silencieux qui déchirent dans une transe hallucinée son théâtre.

AUTOMNE  
2017L'HOMME HORS DE LUI création  
Valère Novarina 20 septembre — 15 octobreLA COLLINE  
THÉÂTRE NATIONALSTADIUM avec le Festival d'Automne à Paris  
et le Théâtre de la Ville  
Mohamed El Khatib 27 septembre — 7 octobreLE POÈTE AVEUGLE  
Jan Lauwers 11 octobre — 22 octobreLES BARBELES création  
Annick Lefebvre — Alexia Bürger 8 novembre — 2 décembreTOUS DES OISEAUX création  
Wajdi Mouawad 17 novembre — 16 décembreRetrouvez l'ensemble de la programmation  
sur [www.colline.fr](http://www.colline.fr)  
15, rue Malte-Brun, Paris 20<sup>e</sup>Le Monde TRANSFUGE  arte  SAISON  
2017  
2018

Près d'une soixantaine de propositions artistiques : danse, théâtre, cirque, musique, cinéma, expositions... 11 artistes associés, 12 festivals accueillis, des créations, des coproductions, des séances scolaires, des ateliers et de nombreux projets sur le territoire.... BIENVENUE AU MERLAN !

MERLAN  
SCÈNE NATIONALE DE MARSEILLE

THOMAS LEBRUN • GILLES FAVIER • AMBRA SENATORE • BAPTISTE AMANN • BLITZTHEATREGROUP • JOËL POMMERAT • FRANÇOIS CERVANTES • CLYDE CHABOT • CÉLINE SCHNEPF • LAILA SOLIMAN • MALIKA DJARDI • MÉLANIE DE BIASIO • MARÍA MUÑOZ & PEP RAMIS • PAULINE BUREAU • MICHEL SCHWEIZER • MICKAËL PHELIPPEAU • NATHALIE PERNETTE • GILLES CAILLEAU & TANIA SHEFLAN • VINCENT HENNEBICQ • FORMATION COLINE • ALBAN RICHARD • MALLIKA TANEJA • FRANCESCA PENNINI • PAULE SARDOU • PAULO RIBEIRO • CYRIL TESTE • RENAUD HERBIN • YOHANNE LAMOULÈRE • JUAN IGNACIO TULA & STEFAN KINSMAN • ROMAIN BERTET • GEORGES APPAIX • GUILLAUME BAILLIART • IVANA MÜLLER • FRED NEVCHÉ • KERY JAMES & JEAN-PIERRE BARO • ASHLEY CHEN • ARNO SCHUITEMAKER • ALEXANDRA BACHZETSIS • CAMILLE MUTEL • ARNAUD HOEDT & JÉRÔME PIRON • SOPHIA JUPITHER • JOSETTE BÂTZ • ARNAUD SAURY & MATHIEU DESPOISSE / OLIVIER DEBELHOIR • POLIFONIC SYSTEM • KADER ATTOU • MICKAËL LE MER • DAVID LLARI • NACIM BATTOU • ÉDITH AMSELLEM • LISBETH GRUWEZ...

www.merlan.org

avenue Raimu, Marseille 14<sup>e</sup>  
04 91 11 19 20

[AU PUBLIC] AVEC DES ŒUVRES ABSCONSES.

Festival d'Automne

## STADIUM

## THÉÂTRE / MISE EN SCÈNE MOHAMED EL KHATIB

« El Khatib réunit 53 supporters du RC Lens pour une expérience esthétique inédite. »

## EN FANFARE

— par Marie Sorbier —

Ne serait-il pas trop facile de réduire la création de Mohamed El Khatib à ce qu'elle semble être ? Cette performance définie sur le programme comme « documentaire » ne donne pas simplement lieu à des témoignages drôles et touchants des supporters lensois, mais à une déconstruction des codes du théâtre, à une violation joyeuse et bruyante de l'espace sacré du plateau. Le quatrième mur en éclats, le public aussi change de rôle. Étonnant et signifiant de voir les abonnés de la Colline et du Festival d'automne chanter à tue-tête Michel Sardou et Pierre Bachelet, ovationner la victoire de Lens et faire la chenille dans le hall du théâtre. Bien sûr, quelques grincheux s'offusquent et s'étouffent de dépit en regardant leurs voisins manger des frites et enchaîner les bières, mais cela aussi fait partie du processus : proposer une nouvelle forme de représentation, une nouvelle façon de raconter des histoires, une nouvelle adresse à ceux qui regardent. Parce que même si on peut admettre que le procédé ne s'adresse pas à tous, on ne peut dénier qu'il rend heureux les autres et leur offre une expérience à la fois accessible et intelligente de ce que peut générer parfois le théâtre contemporain. Au-delà de ce qui est montré, on retrouve en creux les obsessions du metteur en scène : les morts des êtres aimés et Corinne Dadat dans la baraque à frites. On flirte parfois avec le pathos et les clichés, mais finalement une force de vie souterraine est à l'œuvre et vous attrape pour ne plus vous lâcher.

Voilà un spectacle destiné autant à ceux qui aiment le foot qu'à ceux qui n'aiment pas cela et qui aiment encore moins les supporters de foot. Cette « performance documentaire » de Mohamed El Khatib repose sur des rencontres pendant la saison 2015-2016 de supporters du RC Lens, une majorité d'hommes avec quelques présences féminines. Cinquante-trois membres de ces associations ont été sélectionnés, et ce sont eux qui font le spectacle, entre tableaux vivants et entretiens vidéo. Ils ne sont pas tous sur scène, mais ceux qui sont là assurent et il y a de l'ambiance. C'est que c'est leur job, mettre de l'ambiance dans un stade. Pom-pom girls, fanfares et chants à l'appui, ils savent faire, même sur une scène de théâtre. Ils expliquent cette passion dévorante qui a souvent mis à mal leurs relations familiales au profit des copains. Pour la plupart fils d'ouvriers, de mineurs, dans une région où le taux de chômage est catastrophique, ils racontent. La présence des pères est primordiale. Comme un héritage. Mais le plus beau drapeau est l'ouvrage d'une maman. Il y a des moments de franche rigolade, de belles injures, des instants plus émouvants, de vraies interrogations sur la montée du Front national, sur l'avenir qui attend leurs enfants mais aussi malheureusement des saynètes sans grand intérêt et du bavardage. On reste donc un peu sur sa faim, parce qu'on a survolé les problèmes de fond au son des musettes et des flonflons, de la bière et des frites (en vente à l'entracte), mais on en sort le sourire aux lèvres, et ça, c'est quelque chose.

Festival d'Automne

## DANÇA DOENTE

DANSE / CHORÉGRAPHIE MARCELO EVELIN / T2G, DU 19 AU 23 OCTOBRE  
Spectacle vu au Kunstenfestivaldesarts à Bruxelles en mai 2017

« Marcelo Evelin façonne une pièce animale, irrévérencieuse, à la ponctuation rituelle et tribale. »

## L'HUMANITÉ EN RÉALITÉ

— par Sylvia Botella —

De Teresina (Brésil) à Akita (Japon), la mort est souveraine, radieuse et envoûtante. Elle est « englobante ». Aucun temps ni espace ne lui est assigné. Elle est dans tout ce qui sépare la grâce et la douleur, la lumière et la poussière, la nature et la technologie, la cruauté et l'amour. Elle est dans tout ce qui tend à s'ignorer (ou à rivaliser) dans nos sociétés postmodernes. C'est la grandeur de la danse d'Evelin. Sur le plateau, lorsque « Orphée » danse, il est saisi par une autre danse – elle le dialectise. Et la musique de Sho Takiguchi la guette. « Dança Doente », c'est la danse de terreur et de fascination – l'une des plus belles ! – par laquelle l'homme fait preuve de son humanité. Elle ravit et inquiète.

## DÉPHASÉS

— par Marie Sorbier —

Nomade par essence depuis plus de trente ans, le chorégraphe brésilien, adepte des hybridations culturelles, tente ici une inversion insensée du cycle naturel humain : la mort qui aspire à la vie. Inspiré par Tatsumi Hijikata, pionnier du buto, la « danse du corps obscur », née au Japon dans les années 1960, il construit un corps qui ne cherche pas à s'étendre vers l'extérieur mais vit avec intensité ce qui divise entre l'intérieur et l'extérieur. Pour expérimenter le corps mort qui danse, Hijikata s'est lui inspiré des cérémonies d'Héliogabale revues par Antonin Artaud ainsi que des écrivains maudits de la littérature française, comme Jean Genet ou le marquis de Sade. Ici,

les dix danseurs exposent leurs corps morts et gravissent par des mouvements chaotiques le chemin douloureux qui peut les ramener à la vie. De ce paysage en noir et blanc ne ressort que très peu d'émotion ; la théorie et l'expérimentation prennent le pas sur le sensible et laissent à distance. Le symptôme demeure un concept et n'atteint pas. Reste heureusement une image fulgurante de beauté et de force suggestive : un corps à corps puissant entre deux hommes dont la nudité crue se joue de la volupté des étoffes et dont l'engagement sexuel assumé se confond avec la mélancolie.

## REGARDS

Festival d'Automne

## REUSABLE PARTS / ENDLESS LOVE

## PERFORMANCE / CONCEPTION GERARD &amp; KELLY

« Artistes basés à Los Angeles, Gerard &amp; Kelly collaborent depuis 2003 pour créer des installations et performances qui interrogent la formation du couple. »

## UN BAISER EST UN BAISER EST UN BAISER

— par Andrea Pelegri Kristic —

Tout comme le poème de Gertrude Stein, la performance de Gerard et Kelly montre la simplicité et la complexité du baiser. À partir d'un enregistrement – réalisé en cachette – d'une description orale de la performance de Tino Sehgal, « Kiss » (2010), le duo de chorégraphes américains voulait créer sa propre version de ladite performance. Il s'agit pourtant d'une lecture critique, dans laquelle les codes culturels du baiser sont remis en question et déformés pour être mieux exposés. Le procédé est simple : un danseur écoute l'enregistrement et essaie de le reproduire le plus fidèlement possible. Un micro enregistre sa prestation, et nous, les spectateurs, l'écoutons en boucle. Puis, une autre danseuse fait de même, sans écouter pourtant l'enregist-

trement du danseur précédent. Chacun propose une chorégraphie inspirée du discours. Un autre danseur fait de même... et ainsi de suite, jusqu'à l'infini. Cette « traduction » individuelle du discours multiplie les interprétations, dans un effet de miroir. Pendant une heure et quart, la froideur de cette description et des mouvements privés de sens nous invite à réfléchir. Sans amour ni érotisme, le baiser se transforme en acrobatie, en performance, en petits gestes appris et répétés jusqu'au ressassement. Le travail de déconstruction mené par Gerard et Kelly décortique ce baiser pour dévoiler les mécanismes hétéronormatifs qui le régissent. Une performance sensible et intelligente.

## BAISER LES YEUX FERMÉS

— par Pierre Fort —

Gerard et Kelly ont certes réuni de magnifiques danseurs dont les parties du corps, sont incontestablement beaux. Malheureusement, leur « partition » est rendue illisible par une scénographie mal conçue. En voulant « réinventer » le rapport avec le public, en autorisant celui-ci à circuler librement parmi les performers, les chorégraphes – paradoxalement – le mettent à l'écart. Car gêné par les personnes debout devant lui, houspillé par des panneaux mobiles qui lui bouchent aussi la vue, le spectateur, rapidement fatigué, est perpétuellement contraint de se déplacer, sans vraiment savoir où diriger ses pas, incapable de se concentrer sur le travail des interprètes. Les plus malins

se sont réfugiés au balcon, d'où ils peuvent jouir d'une perspective complète et saisir un peu mieux la cohérence d'ensemble, les liens qui s'établissent entre le texte et les corps. Ce n'est qu'à la sortie, en tombant sur un mode d'emploi affiché sur un mur, que l'on comprendra davantage la démarche. Gerard et Kelly, dans ce qui s'apparente volontiers à un exercice d'atelier, réussissent à transformer en touriste avachi le spectateur du CND, d'ordinaire avisé. Son regard, malgré la proximité de corps convulsionnés par la passion, reste perdu et hagard, comme celui d'une poule qui a trouvé un couteau.

Festival d'Automne

## RED

## DANSE / CHORÉGRAPHIE WEN HUI

« La chorégraphe Wen Hui confronte points de vue et témoignages, dressant un panorama critique de la Révolution culturelle. »

## DANSEUSES À MITRAILLETES

— par Audrey Santacroce —

Cinéaste et chorégraphe chinoise, Wen Hui a choisi dans « Red » de mêler ses deux médiums de prédilection pour mieux parler de l'histoire de son pays. Le point de départ du spectacle, c'est le livre que nous voyons projeté sur l'écran du fond de scène dont les pages se tournent devant nous. Sur ce livre, des photos ainsi que des schémas décrivant les postures des danseuses du ballet « Le Détachement féminin rouge », fin de mieux questionner l'histoire de son pays et les liens entre passé et présent. Wen Hui confronte sur le plateau deux générations de femmes, celle qui a participé à la Révolution culturelle, et celle de leurs filles. Problème : très didactique, la pièce n'en reste pas moins difficile à appréhender pour un public occidental peu au courant de ce qui se passe en Chine. Là où Wang Bing, lui aussi documentariste, mais peu bavard, Wen Hui adopte la position inverse : beaucoup de textes en très peu de temps. Quiconque n'aura pas potassé un manuel d'histoire avant de venir restera très probablement en dehors d'une grande partie du spectacle. Pour ceux qui feront l'effort de s'accrocher, ils ressortiront de là remplis de questions sur les rapports entre mémoire collective et mémoire personnelle, sur la façon dont on peut s'accommoder d'une situation difficile en essayant d'y trouver son compte. Pour les autres, il restera quelques beaux passages dansés.

## GRIS POUSSIÈRE

— par Léa Coff —

Silhouettes tendues, tordues, contractées, révoltées. C'est dans la douleur et sous la contrainte que Wen Hui ouvre la boîte grise de son ballet documentaire, réminiscence d'une révolution culturelle tout en paradoxes. S'appuyant sur les témoignages filmés d'anciennes membres du « Bataillon rouge des femmes », ballet-propagande de l'époque communiste initié par Jiang Qing, femme de Mao Zedong, la chorégraphe chinoise se veut anthropologue des corps. Deux générations de danseuses décorent l'espace scénique dont l'écran reste le personnage principal. Les mouvements guerriers et les poings vindicatifs dressés dans la pénombre ne peuvent en effet pas rivaliser avec l'attrait du film documentaire qui englutit littéralement la parole dansée. Dès lors, les interventions des danseuses apparaissent comme des cours techniques austères et maladroits, transformant la volonté didactique en une conférence froide et difficilement accessible. La triste conséquence de ce format « docu-dansé » aux contours flous est la dissolution de la réflexion dans un nuage brumeux de trompettes propagandistes. Féminisme, sacrifices, patriotisme et nostalgie sont mélangés à grand coups de louche dans une soupière malheureusement indigeste.

Festival d'Automne  
REAL MAGIC

Animé par des contraintes dignes d'un projet de l'Oulipo, « Real Magic » s'efforce pendant une heure trente à répéter en boucle la même scène, baignée par l'ironie et l'absurde, à la manière d'un « exercice de style » de Raymond Queneau. Bien que les comédiens excellent dans la variation de leur interprétation, le spectacle pâtit de l'exigence et de la rigueur de sa constance exacte dans l'absurde de sa contrainte, ce qui en fait paradoxalement sa qualité. Dupliquant à l'envi une scène de jeu télévisé aberrante où il s'agit de deviner le mot pensé par le concurrent, le spectacle enchaîne les bis repetita en modulant rythme, tempo, prosodie, ton : jamais la structure de la scène ou des dialogues n'impluse. Il en résulte malgré les infimes transformations une certaine platitude, un défaut d'explosion du cadre. Toutefois, cette obligation à se tenir à une contrainte offre au spectateur l'expérience non négligeable d'être lui-même confronté à la contrainte étourdissante d'accepter la frustration. **R.P.**

THÉÂTRE  
— THÉÂTRE DE LA BASTILLE —

## LES AVEUGLES

Dans la pièce la plus austère de Maeterlinck, qui substitue aux descriptions enchantées la fébrilité stoïque d'un groupe d'aveugles en limbe mortuaire, Jeanneteau récupère tout l'imaginaire symboliste au cœur d'un dispositif immersif unifiant scène et salle – dans lequel une brume épaisse se dissipe à mesure que le plafond lumineux s'éteint. En inquiétant le voir, le metteur en scène brouille avec brio les repères du spectateur (à la fois forêt et aveugle) dans ses espaces du sommeil, tandis qu'il l'achemine subtilement vers une NDE éthérée percée d'esprits sonores. **V.I.**

THÉÂTRE  
— T2G —

## REBONDS ET ARTIFICES

Quatre partitions (Xenakis, Enno Poppe, Tolga Tüzün, Alexander Schubert) sont impeccablement interprétées par l'Ensemble intercontemporain – dont seule la dernière explore conjointement les aspects sonores et lumineux du terme lors d'un concert-performance : les asservies, LED et autres stroboscopes mêlés aux rémanences bruitistes-techno Salut c'est cool version savante jouent ironiquement sur les codes du clubbing, tandis que les interprètes détournent des postures clichés de fête sous le joug d'un bug à la froideur transhumaniste, qui ne manque pas d'agresser son spectateur. **V.I.**

MUSIQUE  
— T2G —Festival d'Automne  
REBECCA SAUNDERS :  
YES

Saint-Eustache avait des allures de navette spatiale. La nef éclairée par des lampes bleu aéroport jouait toujours plus à ressembler au fond de cale d'un navire en partance. Vertige de cet espace miroir architectonique résonnant à l'identique dans cette musique chuchotée, murmurée. Joyce, l'auteur des mots susurrés, est un écrivain du voyage. L'incantation de ses mots dans cet espace immense entraînait l'esprit dans une dérive poétique individualisée. L'incapacité généralisée à la compréhension de leur signification, comme ces signaux de l'espace trop faibles et trop confus pour que l'on n'entende pas autre chose que le chant des étoiles, confèrait à ce moment un air de communion avec des voix angéliques venues du fond des cieux. De l'ennui aussi, mais de ces ennuis qui vous donnent une liberté de se laisser emmener. De lâcher prise. De s'abandonner à cette matrice sonore, sculpture dont la structure complexe est propice à l'errance. **S.D.**

MUSIQUE  
— ÉGLISE SAINT-EUSTACHE —

## EN BREF

## EGMONT : GOETHE/BEETHOVEN

Comment restituer l'élan initial de l'opposition de conscience ? « Par où ça commence ? Est-ce que là, tout à coup, lui, il pourrait s'opposer à quelque chose ? » Une révolte ne compte pas plus ou moins en histoire selon son échec ou son succès. Elle impose un coup abstrait, sans dessein et sans profit, qui, simplement parce qu'il a réussi à émerger, fait craquer quelque chose dans l'histoire figurative et comptable. L'« Egmont » de Séverine Chavrier, accord tumultueux entre musique, chant, théâtre et fiction documentaire, se confronte à cette leçon. Quelque chose de brillamment derridien dans sa déconstruction des Printemps : la surenchère du dispositif semble comme un clin d'œil au mal d'archive qui prenait le philosophe devant l'impossibilité de rétablir un « événement source », ici ce « soulèvement » politique, dont la confusion et l'autodestruction sont les principes inhérents. **L.M.**

SPECTACLE MUSICAL  
— LA SEINE MUSICALE —Festival d'Automne  
SOUBRESAUT

Ceux qui qualifient les créations du Radeau de « postdramatiques » se trompent. La scénographie hétérotopique à souhait du Radeau abrite plutôt des figures « d'avant le drame » – débutant/débitant des fragments textuels où s'entrechoquent époques et espaces dans de farameux rhizomes picturaux. Le spectacle s'arrête quand le drame allait commencer : expérience hautement phénoménologique, lorsque tout advient à chaque fraction de seconde (la seconde aussi advient). Ce grenier de l'émerveillement transcendantal que François Tanguy (dés)organise depuis plus de trente ans n'a pas fini de nous bouleverser. **V.I.**

THÉÂTRE  
— NANTERRE-AMANDIERS —

## CHANGE ME

Porté par deux artistes issus du CNSAD, « Change Me » est un spectacle courageux qui s'attache à un sujet délicat : la transidentité. S'appuyant tout aussi bien sur Ovide que sur le meurtre de Brandon Teena dans les années 1990, Camille Bernon (éblouissante dans le rôle d'Axel) et Simon Bourgade s'évertuent à attirer l'attention sur la difficulté d'être quand on a été injustement placé dans le mauvais corps. La virilité surjouée pour s'intégrer au groupe, la fragilité cachée pour ne pas passer pour une fille, et la société qui vous punit de ne pas avoir voulu rester là où elle vous avait assigné. « Change Me », c'est la tragédie personnelle des marginaux à qui on fait payer d'avoir tenté d'être eux-mêmes. Un spectacle difficile mais nécessaire en des temps où il ne fait pas bon sortir du moule, un hommage aux laissés pour compte et à Brandon Teena, sacrifié pour avoir voulu exister. **A.S.**

THÉÂTRE  
— THÉÂTRE PARIS-VILLETTE —

## LES FOURBERIES DE SCAPIN

Dans les étroits bas-fonds du port, d'où surgissent mâts et voiles filant vers l'horizon, on sent le goût d'une liberté bien lointaine. C'est dans ce décor que surgit Scapin, centre de gravité d'un monde qui ne cesse de l'ennuyer, mais qu'il se plaît à tordre à sa manière. La splendeur du décor n'en cache pas moins quelque chose de plus âpre. Benjamin Lavernhe, magistral dans le rôle-titre, est à la hauteur de la folie, de l'audace mais surtout de la résonance tragique et profonde du personnage. Denis Podalydès a cette grande qualité : diriger les acteurs pour que tout autre artifice semble inutile, dans une scénographie qui attise le merveilleux ; et on se plairait à retourner dans cette galère. **C.F.**

THÉÂTRE  
— COMÉDIE FRANÇAISE —

## ● CDOB

17.10 >  
20.10.17  
ANTON TCHEKHOV  
COLLECTIF IN VITRO  
JULIE DELIQUET

texte

création  
collective  
dirigée parTHÉÂTRE  
DE LORIENT

CENTRE DRAMATIQUE NATIONAL

AVEC Julie André, Gwendal Anglade, Éric Charon, Aleksandra De Cizancourt, Olivier Faliez, Magaly Godenaire, Agnès Ramy, David Seigneur  
COLLECTIVE À PARTIR DES Trois sœurs ET D' Ivanov d'Anton Tchekhov ; CRÉATION ET ADAPTATION  
COLLABORATION ARTISTIQUE Pascale Fournier ; SCÉNOGRAPHIE Julie Deliquet, Pascale Fournier  
et Laura Sueur ; LUMIÈRES Jean-Pierre Michel ET Laura Sueur ; MUSIQUE Mathieu Boccarelli ;  
COSTUMES Julie Scolbetzine ; FILMS Pascale Fournier ; RÉGIE GÉNÉRALE Laura Sueur

PRODUCTION Collectif In Vitro - COPRODUCTION Théâtre de Lorient, Centre dramatique national ;  
La Comédie de Saint-Étienne - Centre dramatique national ; Festival d'Automne à Paris ; Théâtre de la Bastille ;  
Théâtre Le Rayon Vert, scène conventionnée ; Théâtre Romain Rolland Villejuif, Scène conventionnée  
de Villejuif et du Val de Bièvre ; AVEC LE SOUTIEN DU Conseil départemental du Val-de-Marne dans le cadre  
de l'aide à la création EN COLLABORATION AVEC le Bureau FormArt.

THEATREDELORIENT.FR

AA

DESIGN GRAPHIQUE — STUDIO ARTHORLOVE

EST PLUS HUMBLE, ENCORE QU'AUSI GÉNÉ-

## CRÉATIONS

Festival d'Automne

## JE SUIS UN PAYS

THÉÂTRE / MISE EN SCÈNE VINCENT MACAIGNE

NANTERRE-AMANDIERS DU 25 NOVEMBRE AU 8 DÉCEMBRE

Spectacle vu à Vidy-Lausanne en septembre 2017

« Vincent Macaigne met en scène un cauchemar révolté qui tient autant de la série Z, du film gore que de la comédie burlesque. »

RENDEZ-VOUS AVEC LE DÉSASTRE

— par Jean-Christophe Brianchon —

Vincent Macaigne vous convie à la plus belle fête qui soit : celle du renouveau. Pour prouver que le passé n'est plus et que la mort n'est rien, mais surtout pour envoyer chier cet éternel retour du même en hurlant à ceux qui ne veulent pas l'entendre la puissance du théâtre quand il se fait monde. Parce que oui, il y en a marre de cette antiennne selon laquelle nous serions voués à ne plus rien manger d'autre que les fautes originelles de ce monde bâti sur une culture qui glorifie le passé et une économie qui sacralise le présent. Place au futur ! Et puisqu'il faut faire vite, alors le metteur en scène nous invite en trois heures à revivre tout à la fois nos fautes, notre enterrement et notre résurrection. Une fois rejeté de cette salle devenue le système digestif d'un monde en crise de foi, le spectateur se doit de prendre en main ce destin qu'il croyait joué d'avance, et c'est toute la force du spectacle. En montrant le ridicule des institutions, la petitesse de l'homme et la violence du monde, Macaigne donne tort à l'éternel retour nietzschéen en écornant la société du spectacle d'un Debord selon qui le spectateur qui contemple ne vit plus. Ici, c'est l'inverse, et c'est ainsi que se tisse la magie de cette pièce qui s'affirme comme une profession de foi en la capacité du théâtre à dire et à faire. Le théâtre qui fait, et qui fait bien, s'installe alors, en violence et sans politesse, mais avec la finesse d'une jeunesse révoltée qui n'oublie pas. Parce que c'est peut-être la plus belle intelligence de ce spectacle : détruire sans oublier. Sans oublier d'abord que le désastre ne peut être fécond qu'à la condition qu'on se souvienne. Sans oublier ensuite qu'il faudra rester ensemble, dans cette salle comme dans le monde, puisque le désastre n'exécra rien de plus que l'homme quand il fait groupe. Sans oublier enfin qu'il faut écouter l'artiste, car lui seul sait dire le monde pour avaler ses tristesses. C'est peu de chose mais c'est essentiel, car le spectateur ressort croyant de cette expérience de fin du monde qui donne la preuve d'une vie possible après la mort. Cette mort dont la Bible disait déjà que les hommes « ressusciteront incorruptibles » (1 Co, 15:42).

FEYDEAU / UNE HACHE POUR BRISER  
LA MER GELÉE EN NOUS

THÉÂTRE / MISE EN SCÈNE GRÉGOIRE STRECKER / NANTERRE-AMANDIERS

« Adaptation-transposition de "Occupe-toi d'Amélie", pièce de Feydeau jouée en 1908. »

NAUFRAGE DU TROISIÈME TYPE

— par Victor Inizan —

C'est toujours une épreuve ambiguë que le naufrage en direct d'un spectacle. D'abord pour les acteurs mal préparés (texte en main, ruées hors jeu, souffleurs...) qui sabotent leur création dans une guerre froide, de sorte que la pièce devient une no-go zone mortelle où personnages comme acteurs tirent à vue. À savoir qu'elle a ses vainqueurs : si le mutin Jean-Quentin Châtelain est au salut, Yann Collette et Dominique Frot ne reviendront pas. Pour les spectateurs ensuite, dont la bouille rougit voire se mouille par excès de compassion, ou dont le porte-monnaie grogne très fort au scandale au fond du sac. Pourtant, le désastre a la saveur du risque, et l'erreur sent la chair dans les carcans fades de la réussite : on se sent plus vivant sur le Titanic. Rappelons-nous qu'il n'est pas

mauvais d'accueillir un peu des oripeaux de l'échec, cette piqûre du présent. Sauf que le risque manque de goût s'il n'est pas assaisonné de regret – le « Ça aurait pu... » ou le « Quel dommage ! ». Mais outre l'impréparation, la création reste formelle et venteuse, à l'image de la montgolfière de Leprince-Collette : K. Dick se lasse d'accueillir trois heures de Feydeau (Occupe-toi d'Amélie, pièce jouée en 1908) version Renaude dans un « contemporain augmenté » qui patine au stade abstrus du syntagme. Dans cette configuration, Amélie (qui est très principalement une pute) écarte continûment les jambes devant des figures à l'écartement encore plus audacieux – de la farce nauséabonde au drame dystopique –, provoquant des quiproquos à outrance dont on se fiche pas mal. En réalité, c'est l'échec de la troisième

voie : celle qui voulait résister à la fois à la retranscription d'époque et à l'actualisation pop tendance. La brume du spectacle aura embrouillé les cerveaux : cette voie ne parle pas. Elle s'emmure dans un autotélisme dont la complexité dramaturgique laisse le plateau pantois ; comme si le trop-plein avait débordé l'envie de trancher et de vivifier la mise en scène de Grégoire Strecker. La « hache pour briser la mer gelée en nous » finit donc plantée sous la bannière émoussée d'une double précarité (impréparation et abstraction) qui n'aura anéanti que l'espoir du spectateur de rescaper à la noyade fautive de radeau plus intelligible.

N. B. : La critique concerne la représentation du samedi 23 septembre 2017.

LE BRUIT DES ARBRES  
QUI TOMBENT

THÉÂTRE / CONCEPTION NATHALIE BÉASSE

THÉÂTRE DE LA BASTILLE, JUSQU'AU 14 OCTOBRE

« Plus que les mots, ce sont les corps, les images et les sensations qui prédominent dans ce spectacle visuel, sonore et incontestablement poétique. Nathalie Béasse y explore les failles et les difficultés d'exister d'une humanité en prise avec la Nature. »

TOMBER DU CIEL

— par Marie Sorbier —

Ce qui est formidable dans le travail de Nathalie Béasse, c'est qu'en plus de créer des images esthétiques en diable elle les dote de généreuses couches successives de symboles. En résulte un spectacle métaphore, un millefeuille qu'on ne se lasse pas de déguster. Jouissance des yeux et du cerveau qui capte petit à petit et au-delà des mots les liens poétiques qu'elle tisse avec maestria. Car ce sont bien les mots qui sont ici illustration, le refus de la traduction en est une des preuves. Puisque de narration il n'y a pas, prenons par exemple la scène de la généalogie du Christ. Pour mettre en corps ce passage de l'Évangile de saint Matthieu que les catholiques lisent traditionnellement lors de la messe de minuit, un homme et sa valise, un monticule de terre et un baptême. Voilà donc très justement mise en scène la terre promise qu'il quitte ou qu'il rejoint, l'autre homme qui par l'eau versée le fait devenir fils de Dieu, la litanie des mots qui tente de justifier les deux natures du Christ, humaine et divine. Le point de convergence de toutes ces scènes est le déraillement progressif de la joie à la souffrance. Ainsi la danse joyeuse du samedi soir se transforme en épreuve physique, le jeu de la cour de récréation en combat ; toutes ces ruptures sont magnifiquement portées par les quatre artistes sur le plateau qui donnent vie à ce qui tombe du ciel. Comme cette immense bache qu'ils actionnent en prologue, qui envahit l'espace et occulte parfois la lumière, qui, par sa danse presque macabre, donne à l'ombre le goût salé de la vague, celle du déluge de Noé, des aventures d'Ulysse, de Jonas ou de Moïse.

théâtre  
olympia

T

centre  
dramatique  
national  
de Tours  
direction  
Jacques  
Vincey02 47 64 50 50  
cdntours.fr

## LE MARCHAND

DE

VENISE  
(BUSINESS IN VENICE)

LA CHAIR, C'EST CHER

DE WILLIAM SHAKESPEARE  
MISE EN SCÈNE JACQUES VINCEY11 > 20 OCT AU THÉÂTRE 71  
SCÈNE NATIONALE DE MALAKOFF

7 > 9 NOV À LA COMÉDIE DE REIMS, CENTRE DRAMATIQUE NATIONAL 15 > 16 NOV AU NEST, CENTRE DRAMATIQUE NATIONAL DE THIONVILLE 21 > 24 NOV AU THÉÂTRE DIJON BOURGOGNE, CENTRE DRAMATIQUE NATIONAL 29 NOV > 1<sup>ER</sup> DÉC À LA COMÉDIE DE SAINT-ETIENNE, CENTRE DRAMATIQUE NATIONAL 6 > 7 DÉC À L'HEXAGONE, SCÈNE NATIONALE DE MEYLAN 12 > 14 DÉC À LA MAISON DE LA CULTURE DE BOURGES, SCÈNE NATIONALE

REUSE: IL DOIT PLAIRE, SÉDUIRE, RÉJOUIR,

## REPORTAGE

RAVENNA FESTIVAL :  
POUR UN INSTANT D'ÉTERNITÉ

— par Jean-Christophe Brianchon —

C'est un festival qui dure presque deux mois, mais peu importe. Peu importe, puisque de toute façon les horloges sembleraient s'arrêter le temps de votre venue dans les rues de Ravenne pour assister aux représentations de cet événement musical fondé par Cristina Muti dont nous célébrons cette année la 28<sup>e</sup> édition.

Car imaginez seulement : nous sommes début juin, dans le nord de l'Italie, et vous vous promenez dans les rues de Ravenne, au cœur de l'Émilie-Romagne. La température, idéale, oscille entre 25 et 30 degrés. Juste assez pour profiter pleinement de la fraîcheur qui émane des carreaux de mosaïque qui recouvrent la nef de la basilique Saint-Apollinaire-le-Neuf. En sortant du Ca'de Ven, après y avoir profité de ce qui vous semblera à coup sûr avoir été un des déjeuners les plus inoubliables de votre vie, vous marchez dans ces rues traversées par le sommeil juste de ces villes fortes d'une histoire qu'elles ont faite sans en être spectatrices. Devant vos yeux, alors, les vestiges du temps s'alignent, et l'histoire de l'Occident s'affiche : les Sénons de Cisalpine semblent être partis la veille, quand l'exarchat byzantin paraît tout juste s'éteindre. Puis, du silence s'échappe une musique : celle d'une fugue de Bach. Comme une injonction à fuir le présent pour s'engouffrer pleinement dans l'intemporalité des murs de cette ville. C'est cela, le festival de Ravenne. C'est la possibilité donnée aux tou-

ristes de passage et aux amoureux de se retrouver chaque année dans les rues méconnues d'une ville traversée par le monde et pourtant largement classée au Patrimoine mondial de l'Unesco. C'est la possibilité, aussi, d'écouter dans le cadre somptueux de ces bâtiments du ve siècle certains des musiciens les plus doués de leur génération interpréter des morceaux d'histoire de l'art. Et c'est, en fin de compte, la possibilité donnée à tous d'oublier le tumulte et de s'offrir un instant d'éternité, quand Gabriele Balzerano entame les premières notes de Weiss sous la coupole de la basilique San Vitale, et s'engouffre au travers des portes du Paradis que Dante ouvrait il y a sept cents ans dans les rues de cette même ville, où son tombeau se trouve d'ailleurs. Comme si le hasard n'existait pas. Que cet espace du monde lui avait fait un sort. Et puis, parce que « l'éternité c'est long, surtout vers la fin », il faudra bien vous en aller et quitter ce festival. Mais comme il ne faut jamais refuser le plaisir quand il s'offre à soi, alors n'hésitez pas : à cette même période de l'année et à une heure d'avion a lieu le Festival du théâtre grec de Syracuse. L'occasion d'écouter les tragédies du monde dans un théâtre vieux de trois mille ans, face à la mer. Avant de partir pour Venise, où débutera la Biennale de théâtre. Un instant supplémentaire qui démontre que, parfois, il arrive que les planètes s'alignent pour faire mentir le réel et hurler la beauté du monde à ceux qui en doutent.

Ravenna Festival du 25 mai au 2 juillet 2017

Festival d'Automne

## LA PHOTO



Jeanne Candell et Samuel Achache présentent « La Chute de la maison » le 07/10 © Jean-Louis Fernandez

I/O Gazette n°70 — 05.10.2017

La gazette des festivals — Gratuit, ne peut être vendu.

I/O — BESIDE, 177 rue du Temple, 75003 Paris —

SIRET n°81473614600014 / www.iogazette.fr

Imprimerie Le Progrès, 93 avenue du Progrès, 69680 Chassieu

Directrice de la publication et rédactrice en chef

Marie Sorbier marie.sorbier@iogazette.fr — 06 11 07 72 80

Directeur du développement et rédacteur en chef adjoint

Mathias Daval mathias.daval@iogazette.fr — 06 07 28 00 46

Rédacteur en chef adjoint Jean-Christophe Brianchon jcbrianchon@iogazette.fr

Responsable Diffusion Julien Avril julien.avril@iogazette.fr

Conception de la maquette Gala Collette

Ont contribué à ce numéro

Sylvia Botella, Léa Coff, Sébastien Descours, Pierre Fort, Victor Inisan, Ludmila

Malinovsky, Rick Panegy, Andrea Pelegri Kristic, Audrey Santacroce, Martine Silber,

Ysé Sorel, Cécile Feuillet.

Photo de couverture © Michelle Norris

## LE FAUX CHIFFRE

93,5%

C'est le nombre de festivals à  
travers le monde ayant programmé  
« Gala » de Jérôme Bel depuis 2015.

## L'HUMEUR

« Je n'ai pas  
eu le bac,  
mais j'ai acheté  
"Le Monde". »

Pierre Bergé

## AGENDA DES FESTIVALS

## FAB

« Le festival des arts de Bordeaux est axé sur une programmation internationale et la création régionale. En mettant un coup de projecteur sur des thématiques sociétales le festival s'engage avec des artistes qui questionnent notre société contemporaine en mouvement. Les artistes du Proche et Moyen-Orient pour la première édition, ou les frontières pour l'édition 2017. »  
Bordeaux, du 5 au 25 octobre

## CIRCA

« Reconnu internationalement comme un rendez-vous incontournable en matière d'arts du cirque, le Festival du cirque actuel accueille chaque année durant une dizaine de jours entre 15 et 20 spectacles de compagnies professionnelles se produisant au cours d'environ 80 représentations. Il est la vitrine de la création circassienne contemporaine. »  
Auch, du 20 au 29 octobre

## SIFA À SINGAPOUR : CE QUE PENSER UN FESTIVAL VEUT DIRE

— par Marie Sorbier —

Ce n'est pas un festival comme les autres qui se déroule à Singapour depuis quatre ans. Et cette singularité n'est pas due à une programmation ou à un lieu hors norme, mais à une attention accrue au public. Comment faire pour que les habitants de cette ville se sentent concernés et bienvenus ?

Voilà la question tarte à la crème sur laquelle tous les programmeurs s'engluent, mais Ong Keng Sen, lui, a déployé les grands moyens pour y répondre. Le directeur du Sifa a décidé d'organiser un préfestival d'une semaine en amont du festival, dirigé avec fougue par Noorinah Mohamed, The O.P.E.N. ; temps pendant lequel tous sont invités à participer tout entrant en douceur et par la bande dans le cœur du projet artistique. Les deux premières soirées sont consacrées à la parole sur des sujets tendus de la société singapourienne : le vieillissement de la population et la place des LGBT. Des intervenants venant d'horizons très divers (un anthropologue, un prêtre, un avocat, un écrivain...), minutés de près, défendent un point de vue, puis un panel représentatif de la population d'une cinquantaine de personnes choisies suite à un appel dans la presse les interroge. Le public, très nombreux, réagit, s'offusque, s'emballe. Le lien avec la culture se situe dans les failles ; un texte lu, un peu provocateur, déchaîne les passions jusqu'à l'annonce que cet extrait est tiré d'une pièce de théâtre qui justement sera donnée pendant le festival... Bingo, tous se précipitent sur les billets ; « Art As Res Publicae » est un succès sur tous les plans. Le lendemain, c'est au tournage du long-métrage « Lizard on the Wall », du réalisateur K. Rajagopal, que nous sommes invités, et pas simplement en tant que spectateurs, mais aussi

comme figurants. Le lieu est gardé secret, et une fois arrivés dans une luxuriante demeure nous avons droit à la totale : saris de fête, maquillage, coiffure, nous voilà tous prêts à faire partie du cortège nuptial tamoul. Évidemment, le film sort pendant le festival et tous seront là pour s'apercevoir et dire à leurs amis « J'y étais ».

“

La révolution douce se passe dans les maisons

C'est une des caractéristiques de ce temps de préparation : faire en sorte de créer une certaine forme de fierté et d'appartenance à une communauté. L'exposition « For Lack of a Better Word » va également dans ce sens ; la cité-État a une histoire très courte, mais il est essentiel que tous s'y sentent reconnus et en soient les constructeurs du présent pour le futur. Des machines à écrire et une frise du temps géante au mur. Écrire sa vision de l'histoire, son histoire personnelle et la mêler à la grande ; la possibilité aussi, sur du papier noir, d'écrire des mots que personne ne pourra déchiffrer mais qui seront, malgré tout, présents. En effet, ici, l'essentiel n'est pas le plus visible. La révolution douce se passe dans les maisons. Les projets « Open Homes », initié par Jeffrey Tan, et « Open Kitchen » conceptualisé par le Libanais Kamal Mouzawak, irriguent les journées de moments d'intimité où l'humain dans sa fragilité et sa grandeur quotidienne est roi. Trente maisons dans toute la ville ouvrent leurs portes. Nous sommes une petite dizaine et pendant deux heures nous partageons et écoutons un peu de ce qui fait la vie de ce voisin inconnu jusqu'alors. Rien de spectaculaire, quelques gâteaux, du thé et des histoires. Des photos de la famille,

des recettes de cuisine, les péripéties de l'armoire de la chambre, le chemin des générations précédentes pour arriver jusqu'à Singapour. Tout est délicat, non intrusif, respectueux ; chez l'un on dessinera au charbon, chez l'autre on écouterait jouer du piano ou des conseils pour prendre soin de la citronnelle qui envahit l'espace et l'odorat. Dans cette ville où cohabitent de multiples communautés, entrer dans la maison de l'autre devient un geste civique, une marque de l'intérêt qu'on lui porte. Et quoi de mieux que la cuisine pour rassembler des peuples ? Le concept est le même, mais ce n'est plus ici son quotidien que l'on partage mais son repas. Nous voici donc conviés chez une dame d'origine chinoise qui, tout en préparant une recette traditionnelle de sa grand-mère, nous raconte son histoire personnelle, sa vie avec ses fous rires et ses doutes. Les mains dans la pâte, on quitte la table en quittant des amis. « Enchantement » était le thème choisi pour cette édition 2017. Le mot est juste et la réalité conforme. C'est par ces petites touches de vie, saupoudrées dans la ville, que cette équipe pense le festival et y travaille avec acharnement et foi tout au long de l'année. Ong Keng Sen signait là avec panache sa dernière édition, le gouvernement ayant préféré pour la suite un programmeur plus star-system. Mais gageons que ces quatre années d'intelligence mise au service d'une ville feront des émules ; et déjà le théâtre de Noisy-le-Sec, sous la houlette du chorégraphe Philippe Jamet, prépare pour 2019 une version française de ces maisons ouvertes au cœur de la cité... À suivre donc.

SIFA, Singapour, du 28 juin au 9 septembre 2017

## REPORTAGES

## FESTIVAL FAR° À NYON : AVANT-GARDES SUISSES

— par Mathias Daval —

Pour la 33<sup>e</sup> année, bienvenue sur la rive occidentale du lac Léman. Malgré sa taille modeste (3 000 à 4 000 spectateurs), le far°, festival des arts vivants de Nyon, est devenu l'une des rencontres incontournables en matière de création contemporaine.

Sous la direction de Véronique Ferrero Delacoste, il a glissé d'un événement théâtral à un florilège pluridisciplinaire qui explose les frontières artistiques en se concentrant sur des propositions moins rebattues : la quasi-totalité des spectacles est constituée de créations et de premières suisses. Ainsi, pour sa 3<sup>e</sup> édition, le programme « Extra Time » permet à trois jeunes artistes (Mathilde Aubineau, Joëlle Fontannaz et Maximilian Reichert) de bénéficier d'un accompagnement pendant six mois. On a parfois dit que les écrivains suisses étaient obsédés par la catastrophe. Qu'à cette écriture du désastre – qu'il soit le produit de la Nature récalcitrante ou de l'Étranger hostile – s'opposerait une sorte d'utopie alpestre. Le far°, lui, ne joue pas sur les fantasmes de la peur. Il ne parle pas de « No Future », mais de « Nos futurs » (sa thématique de la saison) : au catastrophisme, il oppose la communauté et le dialogue avec l'autre. Dialogue avec la nature, d'abord, comme ce « Ça flotte ou ça coule ? » de Pamina de Coulon.

Sur les bords du Léman, les spectateurs sont rivés à la performeuse qui délivre son discours au mégaphone depuis un radeau sur le lac. Ses propos philosophico-biographiques sur le concept d'eau à l'horizon postapocalyptique sont un peu fourre-tout, mais le dispositif est tellement plein de grâce qu'on se laisse embarquer. Et surtout elle touche du doigt le cœur du problème : « L'idylle a besoin de la catastrophe pour exister. » On n'aurait pu dire plus juste. En conclusion, une phrase de Rilke, l'une de ses plus belles, flotte au-dessus des eaux : « Toutes les choses terrifiantes ne sont peut-être que des choses sans secours qui attendent que nous les secourions. » Un beau programme d'émancipation face à nos peurs !

“

Libre circulation des énergies

Au magistral et au démonstratif, le far° préfère le convivial et le participatif. Beaucoup de propositions, in situ, s'insèrent organiquement dans la chair vaudoise. Comme chez Anna Rispoli, les Chiliens du collectif Mil M2 ou Kate McIntosh, qui poursuit ses installations interactives avec « Worktable » : au-delà de l'atelier-défolioir, créatif et ludique, l'installation fonctionne comme un exercice zen, un koan physique qui

invite à retrouver ce « sérieux avec lequel on jouait quand on était enfant » dont parlait Nietzsche. Consolatrice et monospectateur aussi, l'installation du Norvégien Tormod Carlsen, « The Healing Lump ». Inspirée d'une vieille tradition nordique mystico-thérapeutique, elle propose de se poser pendant dix minutes dans un étrange container bos-selé, placé chaque jour dans un endroit différent de Nyon et ses alentours, comme la tente d'un chaman itinérant. Ce rapport entre l'espace et ceux qui l'habitent, c'est la base du travail d'Adina Secretan, artiste associée pour la saison 2017-2018. La Suisse a investi une auberge espagnole éphémère, le Mama Helvetica, en écho à ces lieux d'accueil de jour vaudois nommés « Mama Africa ». Parmi les activités proposées, des ateliers, des rencontres, mais surtout un lieu de circulation ouverte des énergies. Et ça fait du bien. Être résolument moderne, oui, mais être avant tout résolument enthousiaste ! Artaud nous exhortait déjà : « Quittez les cavernes de l'être. Venez. L'esprit souffle en dehors de l'esprit. » Le far° est une jolie occasion de quitter nos logis et de nous convier à ce double cheminement de l'esprit, à la fois vers soi et vers l'autre.

far°, Nyon, du 9 au 19 août 2017  
(version intégrale de cet article sur iogazette.fr)

**ABONNEZ-VOUS À TOUT !**

# la Villette THÉÂTRE

01 40 03 75 75 • lavillette.com • #LaVillette



**2017 → 2018**

**MILO RAU**

**DE WARME WINKLE**

**EX MACHINA / ROBERT LEPAGE**

**VINCENT MACAIGNE**

**FESTIVAL 100 % : NICOLA GUNN**

**PHIL HAYES, MARIA JEREZ & THOMAS KASEBACHER**

Phil Hayes, Maria Jerez & Thomas Kasebacher © Niklaus Spoerri

FESTIVAL  
D'AUTOMNE  
À PARIS  
46<sup>e</sup> édition

Milo Rau  
Ex Machina / Robert Lepage

Théâtre  
de la  
Ville

HORS LES MURS

Ex Machina / Robert Lepage  
Vincent Macaigne